

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX

ALPES ET EN ITALIE.

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

PAR TOPFFER.

3



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Italie, 1.

(Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges)

1853

VOYAGES EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

Douzième et treizième journées.

Nous devons aujourd'hui naviguer mollement entre les rives merveilleusement belles du lac de Côme, pour débarquer à Domazo, et de là poursuivre jusqu'à Chiavenna. Par malheur, au moment où nous entrons sur le bateau à vapeur, la pluie se met de la partie, et les nuées descendent à point nommé pour nous cacher les merveilleuses rives.

Le bateau est petit sans être mignon. L'équipage est

bourru, et le capitaine est un ourson trapu dont le langage respire une forte odeur d'ail. Avec nous il y a un touriste pur sang qui va où son itinéraire le pousse, et un monsieur milanais fort aimable, tout rempli à notre égard d'une bienveillante politesse, et qui nous dote d'une lettre de recommandation auprès de M. Quadri, l'ingénieur qui dirige les travaux de la route du Splugen.

Nous avons fait prix avec l'ourson pour notre passage et pour notre déjeuner; mais voici que le bateau ne possède que huit tasses. A la suite de conférences, dans lesquelles le monsieur milanais sert de drogman, il est arrêté que nous déjeunerons successivement par sociétés de huit; les autres jeûneront en attendant leur tour. Si le monsieur d'hier arrivait, il croirait que c'est un système.

Mais voici bien une autre fête. Des gorges de Splugen nous arrive un vent effroyable qui soulève des vagues énormes sur lesquelles notre bateau danse comme une coquille de noix. Les œurs vont s'affadissant à vue d'œil; l'ourson jure, l'équipage grommelle, et trois hommes qui sont au gouvernail ont l'air d'humeur à tout lâcher. Pendant trois heures environ nous dansons de cette façon sans avancer d'un demi-mille. Il y a des moments où évidemment nous retournons à Côme. A la fin, le vent se calme et nous abordons à Domazo. La pluie paraît si bien établie, qu'il faut renoncer à aller plus loin. Pendant que nous nous abritons dans un café borgne, des plénipotentiaires vont parlementer à l'auberge. Un traité

est conclu, et aussitôt, du café, nous nous transvasons dans une hôtellerie qui n'a pas vu souvent des tombées pareilles. A peine la cuisinière nous a aperçus, qu'elle s'arme d'un grand couteau, descend à la basse-cour, et six poulets perdent la vie.

Il faudrait que vingt-quatre personnes eussent entre elles toutes bien peu de ressources pour ne pas supporter gaiement la contrariété de quelques heures de pluie. Aussitôt casés, nous faisons un programme de jeux, et les jeux se succèdent jusqu'au soir, qui arrive encore trop tôt à notre gré. On commence par les jeux d'esprit, qui ont ceci de bon, que l'esprit n'y est point de rigueur, et que les bonnes bêtises y font plaisir. Viennent ensuite les jeux à gages, qui amènent des condamnations où se délecte l'espièglerie des juges. Enfin les jeux scéniques ont leur tour : trois troupes dramatiques se forment et représentent tour à tour une charade en action. Les femmes de la maison, du fond de la salle, considèrent attentivement ces spectacles, qui leur semblent aussi étranges qu'admirables, et dans une scène où M. Topffer, chirurgien-dentiste, armé d'une paire de pincettes et d'un manche de pelle, arrache au major une dent grosse comme sa tabatière, elles prennent la chose au sérieux, s'approchent, compatissent, s'effrayent, et se font sans doute une idée diabolique de cette assemblée qui éclate de rire aux atroces souffrances d'un infortuné major.

La pluie a enfin cessé. Le voile des nuées se déchiro